

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres















































































































































































































































































































































































































































honorables pour la Russie. Napoléon, en parlant de cette paix au Général Balachoff, lui dit : « *Elle n'est pas possible (DE LA MANIÈRE DONT ELLE EST FAITE) ; au reste, je méprise les Turcs comme les Suédois.* »

Je dois vous faire observer en finissant, Monsieur le Comte, que cette grande expédition de Napoléon ne présente aucune idée, aucune conception militaire qui lui soit propre. Plusieurs tacticiens, Lloyd entre autres, qui est Anglais et a beaucoup de réputation, ont dit expressément que la Russie ne peut être attaquée avantageusement que de ce côté, qu'il faut marcher droit sur Moscou par Minsk et Smolensk ; ceux qui ont examiné en particulier l'histoire de Pierre 1<sup>er</sup> et de Charles XII ont tous reproché à ce dernier de n'avoir pas suivi cette route au lieu de tourner sur l'Ukraine, où il alla se perdre à Pultawa. Je vous répète, Monsieur le Comte, que Napoléon a marché à Smolensk comme vous marchez dans votre chambre, en mettant un pied devant l'autre, et sans avoir trouvé le moindre empêchement. L'armée ne participe nullement des terreurs du citadin ; elle est pleine de bonne volonté et même de joie.

Il faut prendre congé, Monsieur le Comte, et de Sa Majesté et de Votre Excellence ; on ferme les paquets, il faut fermer le mien.

Je suis avec respect, etc.





















































grandes approbations du plan adopté par l'Empereur ; rien n'est plus aisé à dire de loin ; mais voyez, je vous prie, les conséquences : huit provinces, 7 millions d'hommes et 40 millions de roubles de revenus perdus, l'opinion publique pervertie, le meurtre, les incendies, les profanations, les excès de tout genre marchant de front de Vilna à Moscou, de vastes pays ruinés pour vingt ans peut-être, les plus grandes fortunes ébranlées, la réputation publique violemment exposée, le sort de la capitale dépendant des victoires de Wittgenstein, etc. etc. Ce sont là de grands objets à prendre en considération. On ne voit que fortunes renversées. Deux dames de ma connaissance, Mesdames les Princesses Dolgoroucky et Alexis Galitzin, ont à elles seules 20,000 paysans sur la route des Français. Examinez tous les pays saccagés, songez aux mesures forcées, à l'impôt porté au comble, à la plus grande partie des paysans changés en soldats et armés, etc., vous verrez, Monsieur le Comte, qu'il serait difficile de jouer une carte plus terrible. Napoléon lui-même a peur du mal qu'il a fait ; un parlementaire russe, étant allé dernièrement à l'armée Française pour demander des nouvelles d'un Officier supérieur fait prisonnier, il a été chargé d'une lettre de Berthier par laquelle ce dernier proteste *de la constante amitié de son Maître pour Sa Majesté Impériale* et propose *de rétablir les gouvernements russes, dans les provinces occupées*. Il ne sait que faire lui-même des paysans qui, se trouvant tout à coup délivrés de leurs gouverneurs et de leurs seigneurs, sont entrés dans une espèce d'anarchie telle, qu'ils ont fini par se sauver























































































































































































































































rope sera bouleversée. Napoléon peut être tué ou pris (ce qui revient au même), et quand il échapperait seul, ce qui est peut-être la supposition la plus probable au moment où l'on écrit ceci, il serait encore mort dans un autre sens ; car tout usurpateur a besoin de la victoire. Dépouillé des rayons qui entouraient sa tête, humilié, flétri par la perte d'une armée de 400,000 hommes, de 800 pièces de canon, etc., les Français voudront-ils encore de lui ? Rien n'est plus douteux. S'il n'est pas repoussé ou même tué dans cette occasion, il ne le devra qu'à la politique aveugle et paresseuse qui ne se hâtera pas de faire savoir aux Français qu'on n'en veut point à eux, mais à leur Tyran. Il peut se faire que dans la crainte d'être attaqués et malmenés chez eux, ils se décident à conserver un grand Capitaine, quoi qu'il doive leur en coûter d'ailleurs ; c'est ce qu'il faut éviter par de sages mesures. En attendant, une révolution quelconque en France étant un événement infiniment probable, il est clair que la Maison de Savoie, comme les autres puissances, doit prendre les mesures qui lui conviennent.

Quel est son intérêt, clair, évident, incontestable ? *C'est d'empêcher que la France et l'Autriche ne la touchent chacune de son côté.* Tout ce qui tendra à ce but sera bon ; tout ce qui s'en écartera sera mauvais. Il ne s'agit donc que de chercher les moyens de remplir ce grand but.

Après tout ce que la France a fait souffrir à nous et à l'Europe, le sentiment qui nous en écarterait serait assez naturel ; cependant ce sentiment serait trompeur, et











































































































































en conservant au milieu du mouvement révolutionnaire, avec une imperturbable constance, le principe régulateur de notre ancien gouvernement, en prévenant par l'immobilité des Princes toute relation, et par conséquent toute amitié personnelle, nous avons incontestablement trouvé le moyen de ne choquer personne ; mais c'est, tout aussi infailliblement, celui de n'avoir aucun ami décidé dans les grands comices européens. Rien, dans la route que nous avons tenue, ne saurait motiver l'espoir d'une assistance énergique. De quelque côté que nous l'attendions, c'est, au pied de la lettre, attendre un lot dans une loterie où nous n'avons mis aucun billet.

Un Politique, tel qu'il peut s'en trouver sans doute dans cette génération bizarre, pourrait fort bien ne point regarder comme un paradoxe que si nous pouvions acheter la haine mortelle d'une puissance prépondérante, il faudrait faire cette emplette dans l'espoir assez fondé d'y trouver au moins, par contre-coup, l'amitié des ennemis de cette puissance.

Ce qui paraît sûr, c'est que S. M. ne doit s'appuyer que très légèrement sur quelques expressions flatteuses employées dans certaines lettres qu'Elle a pu recevoir de ce pays. Des expressions ne sont pas des sentiments : la courtoisie, qui est de droit entre tous les hommes bien nés, l'est surtout parmi les Souverains ; mais la politique va son train.

L'époque de la chaleur et de l'espérance vit cependant naître il y a douze ans cette phrase glaciale : *L'Empereur et le premier Consul se réservent de s'entendre sur*







































































































































































































































































